

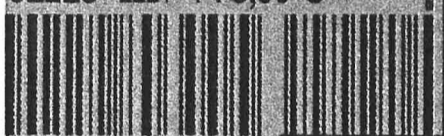
**Spécial universités**  
**450 DIPLÔMES QUI ASSURENT UN EMPLOI**

**Facs : le plan Sarkozy**

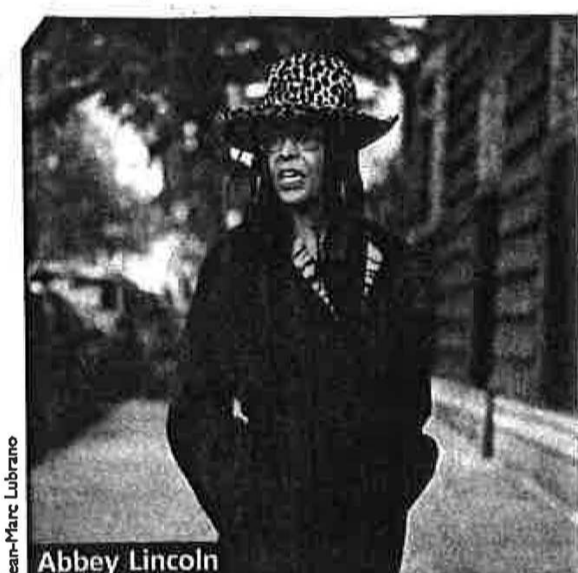


221 DU 31 MAI AU 6 JUIN 2007

02228 - 2221 - F: 3,00 €



**Spectacles**



Jean-Marc Lubrano  
Abbey Lincoln

**CE SERA SON DERNIER DISQUE**  
**Abbey, autoportrait**

Quelle allure ! Vous avez vu le bibi ? Abbey Lincoln adore les chapeaux, comme Lester Young et Thelonious Monk, ami si cher. En 1961, pendant l'enregistrement de « Straight Ahead » avec Max Roach, son mari d'alors, Coleman Hawkins et Eric Dolphy, elle chante un « Blue Monk » d'anthologie. Les mots, ce sont les siens, pour la première fois. Monk, présent, s'approche d'elle : « *Toi, tu es un vrai compositeur.* » Comment oublier ça ? En août prochain, Abbey Lincoln aura 77 ans. Elle habite seule un petit appartement du Westside en haut de Manhattan, rempli de souvenirs et des tableaux qu'elle peint sans relâche. L'un d'eux est un portrait de Jean-Philippe Allard, un des boss d'Universal France, qu'elle considère comme un de ses anges gardiens (l'autre, c'est Daniel Richard, qui supervise toutes ses séances) depuis qu'il lui a offert un contrat au début des années 1990 quand l'Amérique la négligeait.

Fin août 2006, elle a dû annuler son concert à la Cité de la Musique. Le cœur. Opéré depuis. Avant, elle avait trouvé la force d'enregistrer « Abbey sings Abbey ». Son dernier disque, dit-elle. Que des chansons à elle, paroles et musique. Sauf « Blue Monk », en mémoire de Thelonious. On ne va pas tergiverser : « Abbey Sings Abbey » nous bouleverse. On le rangera tout près du « Solitude » de Billie Holiday, une de ses sœurs d'âme. Pour entourer Abbey, le guitariste Larry Campbell (un fidèle de Bob Dylan), goût impeccable, avait choisi un accordéon, un violoncelle, une contrebasse et une batterie ouatée. Jazz, country et blues mêlés. Une écriture idéale pour celle qui transmue ici une dernière fois sa douleur de vivre en lumière. Merci pour tout, Madame. ■

Bernard Loupias

« Abbey Sings Abbey » (Verve/Universal).

**The Shoppings, premier CD**  
**Mode et travaux**

Un duo rock français croque le petit monde de la mode parisienne. Soldes sur toute la collection

A 12 ans, Pascal Montfort était déjà une victime de la mode. Alors qu'il est en classe de 5<sup>e</sup>, dans sa Lorraine natale, il apprend par une lettre du groupe de presse Condé Nast qu'il est le plus jeune abonné du magazine « Vogue Hommes ». Au collège, ce fils de Jœuf, né d'un père dessinateur industriel et d'une mère standardiste, est le premier à porter des Doc Martens et des Converse, des chaussures qu'il commande à Paris. Sa passion pour le skateboard a éveillé son esprit aux cultures alternatives et aux socio-styles.

Aujourd'hui, Pascal Montfort a 33 ans. Il est « *dénicheur de tendances* » chez Nike, où, entre autres expertises, il a fait « *augmenter la quantité de doré dans les collections* ». Il enseigne à l'Institut supérieur européen de la Mode. Et les *fashion victims* l'adorent depuis qu'il forme The Shoppings avec le musicien David Lavaysse, un Montpelliérain de 31 ans.

Ce duo rock croque un tout petit monde : celui des mondains et des « *modasses* » qui, avides de vernissages, d'after ou d'ecstasy, languissent dans un périmètre délimité par le club Le Baron, la boutique Colette, la galerie Perrotin et le site MySpace. Dans « Je suis blasé » (1930), Georgius « *collectionne les peintures dada / Représentant deux doigts de pied / Sur une tranche d'ananas* ». The Shoppings, c'est un peu ça, la truculence en moins, les guitares *death metal* en plus.

A ses étudiants, le professeur Montfort apprend que c'est « *en se révoltant contre la mode qu'on lui obéit le mieux, puisque le changement est son fon-*

dement même ». Loin de se révolter, The Shoppings enregistrent le réel : « *Tomate-vodka au lancement du dernier Nokia.* » Cela sonne comme la version classe moyenne du rap de Lunatic : « *Soirée de banlieue, un joint, une crêpe, un tapin.* » Ici, *open bar* rime avec cafard : « *Tu trinques avec Chloë Sevigny, mais tu rentres en bus de nuit.* » Bienvenue dans l'enfer post-adolescent des Cendrillons de la *hype*, des prédateurs en jeans Slimane et des « *abonnées de "Muteen"* ».

« *On ne parle jamais d'amour* », déclarent fièrement les Shoppings, qui dédaignent, par exemple, le slam-romantisme d'un Grand Corps Malade. Leur tasse de thé, c'est l'« *hyperréalisme* » de Corinne Day, la photographe britannique de l'« *heroïn chic* ».

Entre l'infra-ordinaire de Perec et l'à-quoi-bonisme de Dutronc, la chanson « Tu fais

quoi dans la vie ? » est un collage de SMS oraux glanés dans les soirées à sponsors. « *C'est des quoi, tes chaussures ? T'écris dans quel canard ? T'es frisée, c'est la pluie ?* » Sans

oublier cette belle déflagration d' inanité sonore : « *Tu y crois, toi, aux pois ?* »

Explication : « *C'est de l'argot de bureau de tendance : le retour des pois, comme motif dans les collections, on y croit ou pas ?* »

A propos, la victoire de Sarkozy, il y croyait ou pas ? Le chanteur des Emplettes, pardon, des Shoppings est formel : « *C'est la plus grosse marque qui a gagné.* »

FABRICE PLISKIN

CD : « The Shoppings » (Ici d'ailleurs).



Esclaves des magazines